

L'Œuvre des Gisants

Jean-Pierre Planque



© Danielle Péret

Ce que vous vivez de grand ne vous appartient pas ; vous le rendrez à l'instant de votre mort, et cette parcelle de lumière ira enrichir une âme collective spécifique de très loin supérieure à celle de votre chère biomasse. Car même ce que vous nommez « inconscient collectif » n'est qu'une pâle copie de cette sphère divine.

La nuit est noire. J'ai pas peur, j'ai pas peur. Je me dis ça tous les soirs pour sécuriser un max. Banlieue merdique au nord de Paris. Les prolos roupillent, des baisés comme moi, du moins pour le moment. Ça ressemble à un cimetière sans croix, à un désert qui pue l'attente de quelque chose qui vient pas. Loin de la gare à ma piaule. Je rencontre toujours les épaves du quartier, les sans-blé après la fermeture des rades ; des petites frappes, visages blafards, puant la frousse du casse minable, des paumés de partout, des poètes largués. Comme dans un hall vide de gare que l'avance des bulldozers et de la normalisation... Arrête ton *spleen*, pauv' cloche !

La nuit est froide. Je remonte le col de ma fourrure – garantie pur acrylique – et presse le pas. C'est con, les mecs : l'écho de mes talons sur le pavé et hop ! ils rappellent ventre à terre, conquérants à n'en plus pouvoir. Ce soir ça ne rate pas. Une bagnole me suit, tous feux éteints, comme dans les polars à trois balles. La rue est étroite. Encore une centaine de mètres et je suis chez moi. Un stud miteux dans un ensemble de béton froid. Jusqu'à quand va me suivre, ce con ?

J'ai cru entendre des pas dans une ruelle voisine...

« Alors, bébé, on prend le frais ? »

Il est maintenant à ma hauteur, le mâle. Il baisse sa vitre et penche vers moi une gueule avinée :

« On va faire un brin de causette tous les deux. OK ? Et puis après, on passera le temps, OK ? Fais pas la fière, la môme... Je me démerde plutôt bien, tu sais, au pieu... »

Surtout pas paniquer ! Il me dit franchement rien. Les mâles bourrés, c'est toujours sans espoir. En plus de ça, il a vraiment une sale tronche. Quand on me parle comme ça, c'est plus fort que moi, j'ai envie de cogner. Ne pas répondre. Plus que cent mètres. Il continue :

« T'es pas mal foutue, tu sais... Tu montes, oui ou merde ? J'ai des sièges couchettes. »

La Ford me coince contre le mur. Une portière claque aussitôt. L'homme me serre contre lui. Je sens sur mon visage son haleine corrompue et ses grosses pattes pétrissent mes seins avec force. Il me fait mal. Contre ma cuisse droite, une raideur qui ne trompe pas. Il faut frapper !

Mon coup de genou a mal porté. Il me frappe à la volée, du plat de la main, et je m'étale sur le trottoir. Mal à la hanche. J'ai dans la bouche un goût de sang. Alors, c'est la guerre !

Je connais pas mal de nanas qui auraient gueulé au secours, ameuté le quartier. Mal barrées, les copines ! Vous auriez pu crier au viol ou fondre en larmes, vous mordre les lèvres en attendant l'assaut du mâle victorieux. Pas moi. J'ai le coup de rein meurtrier : seize centimètres d'acier trempé dans le buffet, ça vous rétame n'importe qui. Le mec s'écroule à genoux. Il me regarde, l'air surpris, étonné, tout à coup présentable. Puis, serrant ses mains sur son bide qui pisse le sang, il tourne de l'œil. Il sait qu'il va crever.

Ma pauv' Chris, ce con t'a salement abîmée. Mon acrylique a souffert dans la bagarre et j'ai mal un peu partout. Un coup d'œil autour de moi. Rien. Le calme plat. Le Sinaï sans les blindés. Je récupère une de mes chaussures et me masse la

cuisse avec volupté. Sans déconner, ma chatte est mouillée. C'est physique. À la vue de tout ce sang, c'est comme si je venais de me caresser.

Une main sur mon épaule, une voix douce dans mon dos. Le charme est rompu. Je me retourne.

« Il faut partir ! »

L'homme est grand, silhouette mince. Comme il allume une cigarette avant de m'en offrir une, je distingue son visage un bref instant. Regard froid. Sourire à la limite du chaleureux, mais distant. Supérieur. Oui, c'est ça. Supérieur et rusé. Il ajoute en m'offrant du feu :

« Vous n'auriez pas dû... Un meurtre, c'est gênant dans votre situation. »

La vache ! Il a tout vu. Les pas que j'avais entendus devaient être les siens. Le salaud, il devait attendre de voir comment ça tournait avant d'intervenir, ou bien... Quelle embrouille !

Je laisse tomber froidement :

– Légitime défense... Avec vous comme témoin, c'est inespéré, non ?

– Hum ! Si nous parlions de ça ailleurs ?

Ça va, je le vois venir. Du moins en ai-je une vague idée. Va me proposer la botte ou un truc pas catholo. Merde.

– Pas question, je fais, expliquez-vous ou foutez-moi la paix ! »

L'homme coupe tranquillement le contact de la Ford, puis, en traînant ma victime vers le siège avant, continue son ciné :

« Disons que ce pauvre bougre n'est pas tout à fait n'importe qui... »

Silence. Sourire inquiétant. Puis, pour calmer mon attente, il ajoute :

« C'est un flic ! »

J'avais décidé d'attendre la suite des événements avant de tenter quoi que ce soit. Et puis, j'étais salement coincée. À l'époque, tout le monde en avait jusque-là des bavures flicardes. Par contre, une bonne mort de policier héroïque dans l'exercice de ses fonctions, ça faisait toujours bander le Garde des Sceaux. La femme meurtrière était moins commerciale que le loubard-cas social, si possible récidiviste. Et si la presse fouinait dans mon passé, certaines choses gênantes ne manqueraient pas de remonter à la surface... Mais ce n'est que plus tard que je compris qu'ILS m'avaient retrouvée. Rien à voir avec les flics, pire encore...

Sico (c'était son nom) ne m'avait pas fait de dessin : c'était donnant-donnant. Et puis, son calme m'impressionnait. Ma parano allait bon train quand il m'a demandé de rester à côté de la Ford.

« Vous êtes une femme qui a du cran. Attendez un moment, voulez-vous ? Je vous expliquerai plus tard. »

Il est revenu au volant d'une 1300 qu'il a rangée le long de la Ford. J'ai dû faire une drôle de tronche quand je l'ai vu se trimbaler le cadavre du flic (était-ce vraiment un flic ?) d'une caisse à l'autre, puis le tasser, tant bien que mal, dans le coffre de la Simca.

On a pris l'échangeur vers le nord. Il faisait toujours nuit. C'est bien plus tard que j'ai senti la présence des deux autres à l'arrière. Ils se ressemblaient comme deux gouttes de Whisky et se tenaient comiquement serrés l'un contre l'autre. Vêtus de noir, l'air strict et constipé. Sico semblait beaucoup s'amuser.

– Ils vous font peur ?

– Pas spécialement. J'ignorais qu'ils étaient en option. Si vous pouviez m'expliquer... Qui sont-ils ?

– Ce sont des frères siamois. Ils sont muets, sourds, et tout à fait inoffensifs. Ne faites pas attention à eux. »

Ben voyons.

« J'aimerais tout de même comprendre, merde, où allons-nous ? »

On venait de passer Pontoise. Sico poussait la caisse à fond. 130-140. Je restais silencieuse et tentais d'imaginer ce qui allait suivre. En pure perte bien entendu. D'abord le flic bourré qui tente de me violer, ensuite ce con qui me fait comprendre que, mais sans me dire quoi. Et nous voilà en balade avec le cadavre du dit-flic dans le coffre arrière et deux frères siamois à gueule de croque-mort pour compagnie. C'était surréaliste. Je fumais clope sur clope pour me calmer. Chris', tu t'es foutue dans de sales draps !

Ouais. Après Beauvais, j'étais dans le cirage le plus complet. J'avais renoncé à comprendre et me laissais aller à une douce somnolence. La cambrousse alentour, c'était pas triste non plus, du moins ce que j'en voyais. Flipante même, avec ces bleds paumés et cette brume inquiétante qui gommait tout. J'avais froid.

À l'arrière, les frangins commençaient à s'agiter, ce qui me fit penser que nous n'étions plus très loin de notre destination. Ils poussaient de petits cris piailleurs semblables à ceux des poussins ou des oisillons lorsque leur mère s'approche pour leur donner de la bouffe et de la chaleur. Je flippais de plus en plus. Sale vision.

« Nous arrivons, se contenta de confirmer Sico. Vous allez pouvoir vous reposer toute la journée de demain. Profitez-en, car la suite risque d'être assez éprouvante... »

J'étais trop crevée pour lui casser sa sale gueule. J'avais envie d'un pieu, d'un truc calme, silencieux, neutre, hors de cette atmosphère pesante et malsaine. Ce mec me portait sur le système. Il prenait des allures de pourvoyeur zélé d'un maître ou d'une puissance pas claire. Et puis, il semblait tout savoir de moi. Quand il posait ses yeux sur moi, c'était toujours de côté. J'avais l'impression d'être à poil, comme s'il lisait dans mes pensées, dans mon passé d'avant vie. C'était un sentiment à la fois débile et terrifiant ! Devait travailler pour ceux qui me cherchaient.

La baraque ne manquait pas d'allure. C'était une petite abbaye plantée au milieu d'un vaste parc boisé. Un étage entier était laissé à ma disposition. Ma première « nuit » fut calme comme je l'avais souhaité. J'ai dû dormir une dizaine d'heures dans un grand lit à baldaquin. Sico ne me donnait plus la moindre information. Il devait être chargé de ma surveillance. J'attendais, sans trop savoir qui ou quoi. Plusieurs jours ont passé ainsi. J'ai enfin trouvé la force de me laver. Attenante à « ma » chambre, il y avait une immense salle de bains dallée de marbre bleu. Des glaces et du doré partout, comme dans un conte de fées pour jeune fille sage. Ça sentait bon et frais. Je découvris mille pots et récipients fragiles contenant essences, huiles précieuses, onguents moirés. Le bain m'attendait. C'était divin et chaud. On y accédait par trois marches corallines. Modulation de l'eau au contact de mon corps nu. J'éprouvais alors le sentiment de me retrouver intacte et vivante, vibrante, apaisée et me laissais dériver comme une algue entre deux rives incertaines, oubliant de penser.

Au-dessus de moi, le plafond était peint d'étranges scènes de chasse dans des couleurs très vives. Des cavaliers masqués, montés sur des animaux à face de crapauds, poursuivaient une foule de corps dénudés dans un paysage tourmenté de roches noires et de marécages nauséux. Le peintre de cette merveille s'était probablement injecté un sale *trip*. En y regardant mieux, on pouvait distinguer des

corps ensanglantés qui se débattaient et criaient la souffrance et la mort. Peu réjouissant pour ma pomme, tout ça. Les goûts de mon hôte donnaient dans le morbide et j'ignorais toujours ce qu'il me voulait.

C'est alors que les deux frangins sont entrés en scène, enveloppés dans un double peignoir, se déhanchant comiquement comme un couple de dindons et poussant des cris en montrant la flotte.

Une main a arraché le tissu éponge.

On sentait un conflit entre les deux oiseaux. Comme si une force malicieuse et perverse les avait unis pour le meilleur et surtout pour le pire. Image du couple bourgeois : mettre l'autre à mort, c'est crever, alors je pense qu'ils s'entre-déchiraient depuis leur naissance, mais pas trop, juste de quoi survivre. Certains organes vitaux étaient probablement communs. Foutu pays ! Ensemble, ils ont plongé et nagé de concert vers moi. Leur brasse était puissante. J'avoue que leur approche me fascinait. Être biface, tentaculaire, tout entier tendu vers moi ; l'eau devait être son élément naturel, liquide d'une matrice bienfaisante et chaude. Harmonie, cous tendus, bras musclés pénétrant les vagues. Accord total, réconciliation. Ils furent contre moi. Fête marine. Je sentis leur double étreinte traîtresse.

Mon ventre frémit sous leur assaut. Ils entrèrent en moi, tirillés en eux-mêmes, jouissant ensemble, probablement pour la première fois. Mon plaisir fut double. Aucun des deux ne put revendiquer l'orgasme final qui nous tint serrés dans les bras de Neptune. Nous sommes ainsi restés figés jusqu'à la seconde étreinte, plus folle, celle du sang. Éros et Thanatos. Une main a surgi, armée d'un rasoir. Peur et rire malade. Le combat, à nouveau, inégal. La lame a plongé dans la chair de mon ventre, fouillant comme un insecte brûlant, creusant des arabesques hurlantes. Les visages se sont noyés de rouge. Je les fuyais, luttant pour ne pas avaler ce bouillon mortel, tandis qu'ils s'entre-déchiraient.

Près du bord, une main secourable s'est tendue vers moi que j'ai saisie. Une forte poigne m'a tirée de l'eau comme si je ne pesais rien. Et je me suis retrouvée, défaite et ahurie, devant le flic que j'avais eu le plaisir de ratatiner. M'avait l'air en assez bonne forme pour un mort.

« Cette fois, c'est vous qui vous vous êtes fait planter, mon petit cœur. »

Salement amochée. Je suis tombée dans les vapes, mais y'a pas eu un copain pour appeler le SAMU.

« Ils n'y sont pas allés de main morte ! »

Sico était près de moi. Il semblait très contrarié par la situation. Un détail important semblait lui avoir échappé. Sa tristesse n'était pas feinte, non, je ne crois pas. Il m'avait pris la main, comme un ami, jetant autour de nous des regards inquiets. J'étais allongée dans la chambre qui m'avait été attribuée dès le premier jour. Deux ampoules de morphine témoignaient d'une intention louable à mon égard, de même le bandage entourant mes hanches. Je me sentais assez mal en point, mais j'imagine que ma blessure devait être superficielle. Thanatos n'avait pas eu le temps de trop entrer dans le vif du sujet, comme dirait un de mes amis chirurgiens. Je me laissais tout de même cajoler par le grand frère Sico, le temps de récupérer. Sa main s'était posée timidement sur mon sein droit, le caressant avec égard à travers la soie parfumée. Son contact était doux, sécurisant. De molles ondes de chaleur baignaient mon cerveau. Il était temps pour moi de pousser l'avantage, de tester l'adversaire.

« Si tu me disais ce qu'ils me veulent, enfin, je veux dire ceux qui tirent les ficelles de tout ce micmac. On pourrait peut-être s'entendre, non ? »

Il sembla réfléchir un moment, puis, sans me quitter du regard, prit un air accablé :

« Ça... Je n'en sais strictement rien. D'ailleurs, j'ignore qui « ils » sont exactement. En fait, ça ne me regarde pas. J'ai reçu une somme importante pour vous amener ici. Les deux guignols névropathes m'ont été imposés par la suite. Je me serais volontiers passé de leur présence, mais j'imagine qu'ils devaient rendre compte de la bonne marche des opérations...

– Si je comprends bien, vous avez vu de la lumière, alors vous êtes entré. »

Sourire indulgent à mon humour faiblard. La pression de ses doigts se fit plus insistante.

– Je vois que vous allez un peu mieux, non ? Disons simplement qu'ils vous connaissent fort bien. Ils savent probablement que vous avez travaillé chez *Clone Control*, avant que les labos passent dans les mains des militaires. Enfin, quand je dis *travaillé*... Vous êtes suffisamment intelligente pour avoir eu accès à certaines données top secret. Souvenez-vous qu'à l'époque, ça avait fait pas mal de bruit ! Vous aviez préféré claquer la porte pour entamer un voyage au pays de tout le monde et vous faire oublier.

Je comprenais enfin sur quelle galère je ramais. Sico travaillait pour *Clone*, c'était transparent.

– Je suppose que les deux frangins hystériques sont le produit d'une expérience qui a mal tourné ?

– Si l'on veut. Leur fabrication remonte à quelques années. Je pense qu'il était alors difficile de faire mieux.

On était tout à fait dans le ton des confidences sur l'oreiller : cool, sympa, presque flirt.

– Et le flic bidon, m'sieur Sico, c'était quoi ? Un frère jumeau, un sosie ou un clone-mémo...

Il n'a pas eu le temps de me répondre. Un type bizarre venait d'entrer. Sico, lentement, se retira, suivi des yeux par l'autre. Complet bleu nuit, sourire poli, genre cadre dynamique. La trentaine, assez beau mec, carré d'épaules mais bon enfant. Regard franc, sûr de lui, assurément pas idiot, mais un peu trop standard pour me faire mouiller. Il s'est branché franco :

« Votre cerveau nous intéresse. Il contient des informations qui sont pour nous d'une importance capitale. Savez-vous que le professeur Karl Rindörf a été tué dans un attentat terroriste et que ces débiles n'ont pas trouvé mieux que de lui broyer le crâne sous les roues d'un camion... »

Karl, je me souvins tout à coup de ton grand rire quand nous faisons l'amour, de ton air d'enfant boudeur devant tes équations. Tu me disais qu'il faut toujours payer de sa personne pour atteindre les grandes choses. Comme tu avais raison. Dans l'immense maison près du lac de Constance où tu avais reçu des rois, des présidents, tu te faisais tout petit devant moi et nous allumions des chandelles partout pour notre *trip* à NOUS. Le grand Nietzsche lui-même se mettait parfois au piano et jouait Wagner. C'était la fête ; nous étions seuls au monde quand les couleurs éclataient dans nos têtes. Tu riais et je tentais de me faire belle pour toi, rien que pour toi. Alors, tu me disais :

« Avec ma découverte, on pourra faire revivre n'importe qui. Nous sommes immortels, Kriss, immortels. Te rends-tu compte ? L'instant que nous sommes en train de vivre, libre à nous de le revivre dix fois, cent fois, mille fois, à l'infini. Nous serons libres de disposer de notre propre avenir, nous serons des dieux. »

Tu ressemblais à un enfant diabolique ; ton visage prenait alors des teintes translucides et irréelles. Étais-tu fou ? Personne ne le saura jamais. Emporte ton secret très loin, garde-le. Moi, je conserve notre bonheur à deux. Que pourraient-ils bien en faire ?

L'autre poursuivait sur le même ton :

« Je comprends tout à fait votre désespoir. Karl Rindörf était un être exceptionnel. Nous comprenons mal pourquoi il accepta de mettre son génie au service de *Clone Control*, et...

– Assez ! Vous connaissez le rôle que j'ai dû jouer dans cette affaire. C'est ridicule ! Karl ne me disait rien de ses travaux. Et puis, comment aurait-il mené à terme sa technique mémorielle sans passer par les moyens technologiques de pointe que *Clone* lui proposait de mettre à son service avant le contrôle militaire ? Merde ! J'ai été payée pour le récupérer, pour faire de lui un fonctionnaire. »

J'avais envie de lui faire la peau à ce con, envie de lui faire rentrer ses paroles dans sa sale gueule. Il avait un air d'employé des pompes funèbres, un de ces macaques dont la seule fonction est de vous annoncer des mauvaises nouvelles avec un semblant de désolation dans la voix. On aurait presque envie de leur taper sur l'épaule en leur disant : « T'en fais pas, vieux, ça passera. »

Ma pensée était encore toute à Karl. À notre première rencontre. Moi, blouse blanche, ingénue brune forte en gueule, libérée, côtoyant les grosses têtes de la *Clone* mais n'y connaissant rien. Enfin, j'avais tout de même planché sur la question pour faire bonne mesure parmi les vieux débris. Lui, cheveux blancs, distingué, un brin paumé, l'air rêveur, veuf depuis deux ans. Le romantique avec de grandes et belles idées, propulsé au sommet d'un monde pas fait pour lui, mais fort de son savoir. Quelques séances de pieu et le tour était joué. Karl était bombardé directeur de la Recherche Mémorielle avec, à son service, une flopée de jeunes têtes bien calibrées. Les cerveaux arrivaient de partout en cryocontainers sécurisés. Après l'arrêt cardio, c'était emballé en vitesse –moins de cinq minutes, les meilleurs chirurgiens étaient sur la brèche, pendant que le Ministère de l'intérieur flippait dans les coulisses. Il fallait mettre au point un projet de loi protégeant le futur monopole. L'angoisse, c'était d'imaginer qu'un jour la technique de Karl soit à la portée de tous. Quelle révolution ! Les héritages, les primes d'assurance vie, les droits d'auteur, le clone du grand-père qui débarque en pleine libation ou presque, celui du mari qui parle d'adultère, la victime –ou plutôt son clone- qui tue son assassin, la jeune fille innocente qui pieute avec la réplique parfaite de son arrière grand-père... Quelle merde dans les consciences ! Où y'a des gènes, peut y'avoir du plaisir : « Rien dans les mains, rien dans les poches, tout dans la tronche. »¹ Tu imagines le singe en noir, dans une cage à Vincennes, nous dévidant ses partouzes avec lui-même jusqu'à la fin des temps ? Et puis la morale, la bonne morale qui interdit la manipulation des cadavres quand on sait que ça existe depuis l'aube des temps...

Morgues pleines, têtes vides. C'est pas possible comme le clonage inquiétait. Plusieurs instituts dans le monde avaient obtenu des clones humains d'excellente qualité somatique. Seule la mémoire leur manquait ; on obtenait des débiles ou des Q.I extrêmement bas. Outre la mémo, il leur manquait une étincelle de personnalité, la chose qui fait que, en somme l'essentiel. Ces bâtards de la science étaient en général vendus par lots aux multinationales, à l'armée, ou encore à certains laboratoires plus ou moins douteux qui programmaient leur cerveau à une tâche unique. Ils servaient surtout aux expériences de vivisection et remplaçaient

¹ Léo Ferré, « Il n'y a plus rien », 1973.

avantageusement les animaux classiques. Beaucoup étaient utilisés dans l'industrie nucléaire et s'échinaient dans les zones les plus dangereuses ; on testait aussi sur eux la résistance du corps humain aux poisons, aux drogues, aux radiations de toutes sortes. *Clone Control* amassait énormément de blé et de pouvoir. En somme, tout allait bien. Karl était le dieu de ces pauvres créatures. Il les nommait ses « première génération » et, me prenant tendrement par la taille dans les allées d'un square où jouaient des enfants libres, délirait pour moi très haut :

« Imagine, ma petite Kriss, imagine que l'unique fonction qui m'anime est l'amour de toi. Je suis un clone chargé de rassembler en mémoire des images d'amour, des sensations d'amour. Uniquement cela. Plus tard, un laser découpera mon crâne, un visage monstrueux tentera de lire dans les synapses de mon cerveau les pages de notre amour. Imagine le traumatisme du nouveau-né lorsque le souffle déliquescents de la mère s'incruste d'autorité dans les circonvolutions vierges de son jeune moi. C'est pareil ! Sauf que nous sommes, nous, du bon côté. Le sentiment mis en équation, entièrement résumé sur une table de dissection ou dans des processus neurochimiques parfaitement connus, ciblés, contrôlés par la technoscience. Tous enfermés dans l'enfer d'une boîte, avec un code barre collé dessus... »

Je posais un doigt sur ses lèvres chéries. Dans notre ésotérisme à nous, ça pouvait vouloir dire : « Tais-toi. » ou encore : « Qu'est-ce que ça peut bien foutre ? ». Il savait que pour moi seul l'instant du vécu avait de l'importance. Le sérieux côtoyant la fantaisie dans une permanente provocation au bon goût. Je tournoyais dans les couleurs de lumière quand lui s'abîmait dans des teintes nocturnes. La palette de notre amour formait un spectre étourdissant. *Marcel, tu balances deux c.c. d'héro dans les gencives du 12, le mec a l'air plutôt mal barré.* Service d'urgence : le déconnage pour le faire rire. Son rire si rare que j'aimais tant. J'aurais tellement aimé qu'il s'éclate et je le lui ai dit. Il semblait tout connaître des choses humaines, et pourtant... J'ai surpris bien des fois un appel muet dans son regard bleu. Karl mort sous les roues d'un camion ? C'était trop simple, du moins pour lui, trop petit.

J'ai suivi docilement Complet bleu-nuit vers un lieu plus apte aux confidences. Une salle toute de marbre et de lumière blanche.

Labo super *clean*, froid, propre comme une morgue. Un corps allongé, presque nu. Une femme jeune, brune, victime. Morte, vivante, shootée ? Non, simplement endormie, au moins cérébralement. Avec, derrière chaque oreille, une fine aiguille dorée. Des électrodes ? Gagné !

Voyants-voyeurs clignotant vert-bleu.

Son visage semble calme, détendu, presque beau. On ne l'a pas trafiqué, promis. Avec un peu d'imagination, on pourrait découvrir un sourire, des pétales de rire dérivant sur les eaux tranquilles d'un lac ou d'une rivière de montagne en été. Si tout ceci n'était que chimère de poète, un œil plus attentif discernerait à coup sûr la souffrance, enfouie, secrète. Comme ces ombres planant sur des visages de poupées anciennes, faces de porcelaine d'un siècle révolu.

L'amour fuyait à tire d'aile vers des contrées perdues au bord de la folie, comme l'insecte s'abîmant dans la lumière, ou dans un jeu complexe de miroirs à facettes qui rappelait la vie des hommes...

Le visage d'une femme brune m'apparut. La cinquantaine encore potable. De la classe, beaucoup de classe. Un tantinet aristocratique. Je ne l'avais jamais vue. C'était comme dans un rêve ou dans un *trip*. Ses lèvres s'animent d'abord, mais

aucun son n'en sortit. Je me suis sentie branchée peu à peu, jusqu'à distinguer sa voix de façon très nette. Une voix chaude, amicale, douce, très douce. Elle parlait :

« ... Quand j'étais gamine, j'étais déjà très autoritaire. Mon désir de possession faisait le grand dam de mes parents dès l'âge de cinq ans. Ils formaient un couple charmant et mes désirs étaient les leurs. J'usais au mieux de ce rapport de force constant et, comme ils étaient très fortunés, mes ravages de « jeune bébé » les amusaient beaucoup. Il faut dire qu'en plus d'être riches, ils étaient assez niais. Je faisais d'eux ce que je voulais. Quand une nurse me fatiguait de ses banalités, c'est moi qui la congédiais d'un geste méprisant. Ces grosses Allemandes à la peau laiteuse avaient le don de m'irriter, de même les laquais à perruque ou, plus tard, les professeurs de musique, de bonnes manières, de danse ; les précepteurs zélés, les soupirants imbus et de surcroît médiocres prosateurs, les conseillers en place dans des sphères toujours plus importantes. Tout me fatiguait. J'étais terrible.

Mon père était un homme fort délicat. Outre les femmes légères qui gravitaient autour de sa chère personne de diplomate français aux cheveux blancs, il prisait fort le panache et la grandeur. J'étais celle qu'il nommait sa « divine Providence », ou encore son « ange déchu ». Allez savoir pourquoi ? Je me sentais quant à moi assez supérieure, mais point du tout divine. Il partageait mon vice de petite fille gâtée et c'était l'essentiel. C'était un homme plein de ressources car, s'avisant que je cassais beaucoup dans mes instants de rage, il eut le trait de génie de m'offrir le même jouet en plusieurs exemplaires. Quand j'y songe, cet homme-là devait faire la fortune des artisans du coin. Poupées de porcelaine –visages identiques et parures de même. Il était mon complice. Quand une était cassée, nous en sortions une autre, toute belle, parfaite. On aurait dit la même, surgie de son trépas pour mon émerveillement. Alors, je brisais de nouveau son ravissant visage peint, attendant la suivante. Mon père riait, c'était un magicien. Il aurait engagé toute la ville de Hambourg pour la fabrication d'un jouet unique que j'aurais, moi, détruit pour mon seul plaisir. Pourtant, je me lassais souvent au-delà de la septième, exigeant autre chose pour le mettre en défaut. Mon rêve eût été de pouvoir disposer de plusieurs pères identiques à lui, surtout lorsqu'il échouait, pour les briser un à un sans pitié. Jusqu'au dernier, l'Unique, celui qui m'avait donné la vie.

Dois-je parler de ma mère ? Oui, un peu. Je me souviens d'elle comme d'un être désincarné, une de ces créatures falotes dont j'aimais à torturer les tendres égarements. Fille de riches industriels, elle n'avait eu qu'à se laisser porter de bals-cocktails huppés en salons bourgeois où elle côtoyait à merveille amiraux empesés et jeunes artistes en vogue avec un air immuable de ne point en consommer. Tendres libertinages qu'il me plaisait parfois de transformer en piteux adultères. Mon père, qui avait gardé un sens aigu des convenances, se précipitait vers les folles incartades de sa tendre moitié. Nous la surprénions toujours dans des prémisses ostentatoires riches en roucoulements et froissements de soie. Mon père riait avec moi avant de congédier l'importun d'un geste méprisant. Nulle violence. Son regard suffisait à éteindre les plus ardents émois. J'imaginai alors, rêveuse impénitente, une complicité à trois. Une complicité voulue et calculée. Un jeu pour cette femme sans imagination, sans désir véritable.

J'avais alors huit ans et m'amusais beaucoup de ces sottises d'adultes. Mais ces jeux cessèrent assez vite de m'intéresser. Il me fallait songer à moi. Je voulais marquer mon époque, y laisser la trace indélébile de mon passage. J'allierais dans mon œuvre la perfidie et le goût immodéré de l'innovation.

» *L'Ange déchu* se nommait Marie Hahnemann. Très tôt, elle se passionne pour l'embryologie et pour la biologie. La fin de la Seconde Guerre mondiale, qui a permis à la fortune de ses parents de prendre un essor considérable, trouve cette jeune et brillante adolescente aux côtés de Karl Rindörf sur les bancs d'une faculté berlinoise. Leur principal centre d'intérêt réside dans le clonage. Ils brûlent véritablement d'impatience en contemplant, rêveurs, les cellules cultivées *in vitro*. Toutes identiques, génétiquement homogènes sous le regard immense des premiers microscopes électroniques. Poupées de porcelaine. Ils se marièrent et fondèrent ensemble le premier institut *Clone-Recherches*, non loin du lac de Constance, situation idéale pour la suite. Marie Hahnemann meurt jeune, laissant à Karl Rindörf, outre un confortable pécule, une immense propriété mirant quatre clochetons gothiques dans les eaux claires du Rhin. *L'Ange déchu* était mort. Il me tardait de vivre dans un autre corps. Ce pauvre Karl allait quant à lui végéter. Disons plutôt que mes propres recherches allaient dépasser les siennes de cent coudées, empêtré qu'il était dans sa sacro-sainte morale de savant romantique.

» Ma nouvelle identité était Lydia Stern. Brune, la quarantaine passée, un physique encore fort respectable ; de toute manière, la bagatelle ne m'intéressait pas. Je disposais d'un pouvoir suffisant pour m'offrir le premier venu quand cela me chantait. J'étais directrice de *Clone-Control* ! Mon empire était planté en France, sur les rives du lac d'Annecy. J'ai toujours aimé les eaux calmes, sereinement trompeuses, à l'image de mes travaux. Karl mit au point avant moi la technique MEMO, celle du clone de seconde génération. J'eus alors recours à vous. Votre rencontre fut programmée par moi. Mais j'enviai par la suite votre rôle. Si j'en avais écrit les principales scènes, j'en ignorais les à-côtés et mourais alors de jalousie. J'étais certaine qu'avec vous il était différent. Que votre regard avait capté des visages, des sourires de lui que je méconnaissais, que votre oreille avait saisi d'autres registres de sa voix, que votre corps, votre peau avaient connu des émotions charnelles de moi insoupçonnées. C'était injuste ! Je voulais tout de lui, je voulais vos souvenirs communs, même les plus anodins, vos rires, vos abandons, vos rêves. Me nourrir de votre court bonheur, en connaître les moindres détours et toutes les folies. Je veux vivre les mêmes instants que vous avec Karl, vous comprenez ? À votre place, comme si pour lui vous n'aviez jamais existé. Jamais ! D'ailleurs, je vous briserai ensuite comme...

Comprenez que notre amour doit vivre éternellement ; il doit s'enrichir d'une éternelle jeunesse. Vous n'êtes qu'une figurante parmi une foule de jeunes écervelées qui toutes révéleront à Karl des choses cachées de sa personne adorée. Ces choses m'appartiennent autant qu'à lui. Je suis son Héroïse. Votre individualité n'a guère plus d'importance que la vie d'un esclave dans la construction des grandioses pyramides de l'Égypte ancienne !

Mais je lis dans votre cerveau de très nombreuses questions. Karl est-il mort ? Karl n'est pas mort puisqu'il est, comme moi, immortel. Ces imbéciles de terroristes travaillent bien entendu pour moi. De même Sico, ce cher et vaillant Sico !

Vois-tu ces deux gisants ? »

Deux corps étendus, tournés l'un vers l'autre, les yeux grands ouverts, confiants. Leur chair à des reflets de marbre blanc. À leurs doigts entremêlés scintillent des pierres et des cristaux précieux. Autour d'eux s'agitent les vagues d'un immense océan d'ondes, de vibrations, de lumières intenses et violentes. Il semblerait que tous ces points porteurs d'information convergent vers une sorte de

cristal indestructible, immuable et rayonnant d'intemporalité. Tout ceci me donne le vertige.

« Karl et moi, tels des dieux antiques, unis pour toujours. Rien à voir avec les gisants du Père Lachaise, sales et ébréchés, abandonnés à l'entrée d'une fosse commune, si commune... Très loin de nous et en même temps si près, nos clones s'agitent dans le monde ridiculement petit des hommes. Ils accumulent des données pour notre plus grande magnitude. Le seul, le vrai lien entre les êtres, c'est l'empathie. Nous vous offrons une parcelle de notre Amour, unique et multiple ; vous nous donnez en retour les émerveillements simples dont nous avons perdu le souvenir. N'est-ce pas un bel exemple de symbiose cosmique ? Karl et moi nous retrouvant sans cesse, nous découvrant et nous aimant tels Isis et Osiris. Au sortir de ce cauchemar, une seule idée guidera tes pas : tout faire pour le retrouver. Sais-tu qu'il est possible de reconstituer tout un être à partir d'une seule de ses cellules ? Tes semblables – les humains – ne sont tout de même pas tout à fait idiots puisqu'ils ont imaginé la « réincarnation de l'âme ». Souviens-toi du tollé lancé par les cercles spirites à l'époque des premières expériences de clonage humain. Ils avaient pour une fois devancé l'Eglise mais se trouvaient devant un problème fort délicat : la *même* âme devait-elle revivre dans le *même* corps, et pouvait-on réellement parler de « mort » ?

Je me suis souvent demandé si je n'étais pas moi-même la projection clonienne de quelqu'un d'autre, un simple relais dans le monde des hommes pour transmettre le sentiment d'amour, et si notre œuvre n'était pas finalement petite. Poupées de porcelaine. Dans mes fantasmes d'enfant capricieuse, ne retrouvais-je pas ma véritable fonction ? Ne brisais-je pas alors ma propre image multiple ? Ne tentais-je pas d'échapper par ce jeu à ma mission future, ou en avais-je déjà une conscience indistincte ? Les deux gisants existent-ils ? N'ont-ils pas été mis là, dans ma mémoire, pour me tromper ? Ne suis-je pas, comme toi, une étape, un relais... Vers quoi ? J'ai perdu le souvenir de nos débuts, à Karl et à moi. Des voix me soufflent que ça devait ressembler à ce que tu as ressenti la première fois en sa présence ; quand rien n'existe plus que l'autre, pas même le temps, pas même l'espace. Une sorte de non-lieu, de non-temps, une bulle irisée dans laquelle on se sent immobile, immuable, ami avec Dieu. Une sorte de « Monument aux oiseaux »².

Nous voulons retrouver cela, même si c'est simplement terrestre et anodin. Sinon, nous mourrons ! Mais peut-être es-tu la dernière image de moi... »

La communication a été coupée.

Sico, ce brave et efficace Sico, m'a tirée de cette galère. Il a bousillé toutes les installations de sa belle patronne vampiresque et m'a longtemps portée, par les couloirs grisâtres, vers la lumière du dehors. Des émotions mal contrôlées passaient sur son visage ; dans son trip à lui, ça devait ressembler à de l'amour pour moi. Il devenait un simple exécutant...

J'avais soif de connaissance. De puissance et de grandeur. Derrière le lobe de mes oreilles, une rétine éveillée eût saisi la présence de deux micro-électrodes aux reflets dorés.

Mon nom est Kate Wilrem. Je suis archéologue et travaille depuis plusieurs mois avec une équipe sur le site dit « les Gisants ». Je me suis longtemps demandé quelle force mystérieuse m'avait menée ici, dans le sable et les vents, sur ce qui fut jadis le centre d'une immense civilisation pré-humaine. Je ne sais, et pourtant

² Titre d'une chanson de François Béranger.

quelque chose, au fond de moi, me dit que la jeune et fraîche stagiaire que je suis vivra bientôt des événements hors du commun.

Le professeur Luigi Manucci m'a remarquée. C'est un homme extraordinaire, connu mondialement, directeur de la Recherche Européenne Archéologique financée par *Clone Control*. Son visage a la force et la pureté des marbres anciens...

FIN

© Jean-Pierre Planque. Texte revu et corrigé par l'auteur, initialement publié en Été 1982 dans le n°13 de la revue québécoise « Imagine... ».